

Célestine RAMONEDE

Le prix  
de la terre

Roman

Littérature  
et Régions



Normandie



L'Harmattan





Le prix de la terre

## Littérature et Régions

Morge (Raymond Louis), *Lettres des Montilles*, 2014.

Sauvillers (Gabrielle), *Résistance lyonnaise, j'écris ton nom*, 2014.

Bouchet de Fareins (Serge), *Le diable dans le grenier. Une enfance en Armorique (1943-1949)*, 2014.

Forzy (Claude), *La saga du Faulx*, 2013.

Robin (François), *Landerneau revivra, une ville en campagne*, 2013.

Tounens (Antoine de), *Le pas de l'étoile*, 2013.

Egée (Pierre), *Camille ou l'amour assassiné*, 2012.

Briot (Geneviève), *Des cerises en hiver*, 2012.



La liste complète des parutions, avec une courte présentation  
du contenu des ouvrages, peut être consultée  
sur le site [www.harmattan.fr](http://www.harmattan.fr)

Célestine Ramonede

# Le prix de la terre

L'Harmattan

Du même auteur

*Survivre sous la Terreur. Le destin d'une aristocrate,*  
L'Harmattan, collection « Romans historiques », 2014.

© L'Harmattan, 2014  
5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.harmattan.fr>  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)

ISBN : 978-2-343-03671-7  
EAN : 9782343036717

## Le jour des copains

J'attendais les copains en taillant un bâton de coudrier, appuyé contre le mur de la vieille longère abandonnée où nous nous retrouvions tous les jeudis, sauf quand il pleuvait beaucoup ou qu'il faisait trop froid. Ce jour-là, un soleil de printemps, encore un peu timide, commençait à réchauffer le fond de l'air. Il faisait bon ce jeudi de mai 1960. Les perce-neige, les pensées et les jonquilles étaient en fleur, les bourgeons se faisaient feuilles sur la plupart des arbres. J'avais appuyé mon vélo contre le mur de la façade, orientée au Sud, comme elles le sont presque toujours. D'ailleurs, elle n'avait pas d'ouvertures au Nord, sauf une petite fenêtre pour éclairer la laiterie. C'est vrai, on ne voit pas pourquoi les gens s'amuseraient à ouvrir des fenêtres d'où souffle le vent froid. Quand on la regardait de côté, elle était tout ondulée, cette façade, dont l'enduit effrité par endroits découvrait les moellons du mur et quelques traces de ciment qu'on avait maladroitement appliquées. Elle semblait souffrir d'une sorte d'eczéma dans des tons grisâtres. Les ouvertures qui servaient à engranger le foin à l'étage étaient à des niveaux inégaux et ce n'était guère mieux au rez-de-chaussée, percé de trois portes en vieux panneaux de bois délavé, dont la peinture s'était écaillée depuis longtemps. Deux autres avaient été des fenêtres car elles avaient des moitiés de grosses charnières rouillées de chaque côté.

Je suppose que tout avait été emporté petit à petit. Les volets servaient peut-être maintenant de clôture à un poulailler dans une ferme des environs. Rien ne se perd par ici.

Le toit ondulait aussi, signe que la charpente était fatiguée. Les tuiles plates se chevauchaient irrégulièrement. Certaines avaient glissé, d'autres étaient tombées, si bien que de l'intérieur, sur la partie droite du bâtiment, on pouvait voir des petits morceaux de ciel : la pluie avait fini par effondrer le torchis du plafond et par pourrir les poutres qui le soutenait. L'étable était juste assez grande pour trois vaches et un veau, avec sa mangeoire et une auge double en grès, surélevée, à la gauche du mur du fond. Au sol, des restes de fumier jonchaient encore de gros pavés irréguliers, également en grès.

C'est dans l'autre pièce que nous nous retrouvions quand on n'avait pas école, les copains et moi, car il n'y pleuvait pas. On préférait ça au patronage. La cheminée n'était plus qu'un trou dans le mur avec son renforcement noirci par la fumée et un four à pain profond. Des toiles d'araignées chevauchaient les poutres soutenant le plafond en torchis. En fait, elles s'étaient installées un peu partout. Ce qui restait d'un carrelage était simplement posé sur du sable et, orienté au nord comme il se doit pour être aussi fraîche que possible, il y avait l'emplacement d'une petite laiterie. Une petite ferme de pauvres, typique du Perche.

– T'es en retard ! Comment que tu te débrouilles pour être toujours en retard ? Ça fait presque une demi-heure que je t'attends ! Bon sang, t'as pas l'heure, chez toi ?

– Tu sais bien que c'est ma mémé.. A chaque fois, si elle sait qu'on vient ici, elle essaie toujours de me retarder. On dirait qu'elle le fait exprès, j'comprends pas parce que ça l'agace que je sois avec vous, enfin, non, c'est pas vous. Cela l'agace qu'on vienne ici.

– Ben, t'as qu'à pas lui dire, la prochaine fois, crétin !

– Qu'est-ce que t'as à râler ? Les autres, ils ne sont pas encore arrivés, hein ? Et puis, elle est pas folle, elle sait bien que c'est ici qu'on se retrouve !

J'aimais bien asticoter Jean et pourtant c'était mon copain préféré. C'était un brave gars, peut-être un peu naïf. A sa place, elle n'aurait rien su de rien, ma mémé. Bon, il faut bien dire que j'étais un peu le chef de notre bande. Bon, enfin, notre bande, maintenant que j'y pense, ça me fait rire parce qu'on n'était que quatre, cinq quand Patrick était là pour les vacances. Ses parents habitaient Paris mais ils avaient hérité de la maison de leurs parents au village. Son père aimait bien retrouver ses anciens copains d'école au bistrot quand ils venaient en vacances et il avait la ferme intention de retaper cette maison, de la moderniser et d'y cultiver son potager, d'aller à la chasse et d'y finir ses jours. Je crois que ce qu'il aimait le plus, c'était de marcher pendant des heures à travers bois et champs, et aussi les repas avec les autres chasseurs. La mère de Patrick n'avait pas son mot à dire.

Au fil des ans, Jean est devenu mon plus proche ami. Au début, j'ai eu un peu envie de le protéger, et puis nous avons évolué dans le même sens, tous les deux intéressés par les études. Nous aimions comprendre et pour cela il faut apprendre. Nous en sommes venus à nous entendre sans même avoir besoin de parler.

– On n'attend pas Patrick ?

– C'est pas sûr qu'y puisse venir. Y sont arrivés qu'hier, les Parisiens. Bon, t'as pris un casse-croûte ? J'ai mis le mien à l'intérieur, t'as qu'à le mettre avec.

Un des plaisirs de se retrouver, c'était de partager ce que nous avons apporté. Chez moi, par exemple, on ne mangeait jamais de bananes. Ma mère disait qu'elle n'y pensait pas parce que pendant la guerre il n'y en avait pas eu, elle n'avait pas l'habitude, et pourtant on était en 1960, cela faisait une paye qu'elle était finie, la guerre, alors Jean-Pierre ou Lucien en apportaient de temps en temps. Par contre, nous avions tous du pain et du chocolat, pas de ces trucs fantaisie comme on en achète aux enfants maintenant. Et encore, il n'y avait pas si longtemps de ça, la plupart des anciens se contentaient de saindoux sur des tranches de pain. On n'était pas élevés de la même manière, ça c'est sûr. On nous demandait pas notre avis, à nous, les gamins. Maintenant que j'ai vingt ans et que je vais bientôt partir au service militaire, il m'arrive de penser à ces années-là, il y a dix de cela, quand nous étions copains à la vie à la mort. A part Jean, je ne vois plus guère les autres, maintenant. On est contents de se rencontrer au village aux fêtes carillonnées, c'est à peu près tout. Nous avons suivi des chemins différents mais je sais que ce printemps-là, on n'est pas près de l'oublier.

Jean-Pierre et Lucien sont finalement arrivés avec Patrick, essoufflés.

– Ah la la, la mère de Patrick ! Tu le croirais jamais ! Et patati, et patata. Elle en finissait plus de nous poser des questions. Dis donc, quand elle revient au pays, ta mère, elle veut tout savoir ! On n'a pas grand-chose à lui raconter, mais elle arrête pas avec ses questions.

– Laisse tomber, Jean-Pierre. Il y peut rien, Patrick.

Lucien poussa une porte en bois faite de vieilles planches usées, grossièrement assemblées par deux barres transversales. On est entrés dans la salle qui était la pièce à naître, à manger, à dormir et à mourir de cette ferme construite en plusieurs fois, comme c'est souvent le cas par ici. Ceux qui y vivaient étaient sans doute des ouvriers agricoles travaillant pour des gros fermiers du coin. Ils n'avaient ni cheval ni carriole et s'ils voulaient aller au marché hebdomadaire, à une quinzaine de kilomètres de là, il fallait que les voisins les emmènent parce qu'il fallait bien qu'ils vendent un peu de beurre et de crème, des œufs, de la volaille ou des lapins de temps en temps, et puis des légumes. Cela leur permettait d'acheter quelques articles, c'est-à-dire pas grand-chose parce qu'ils n'avaient pas plus de besoins qu'ils n'avaient d'argent pour les satisfaire.

On a posé les besaces contenant les casse-croûte sur la planche d'un renforcement qui avait jadis servi pour ranger ce qui était indispensable pour les repas, des couverts en étain, des écuelles en faïence et un pichet. La cuisine s'était faite surtout dans un chaudron suspendu à la crémaillère qui pendait encore dans l'âtre, ou dans une poêle posée sur un trépied. Nous avons récupéré des petites balles rectangulaires de paille, qui nous servaient de sièges et de table basse. Elle nous plaisait bien comme ça, cette vieille baraque.

Il fallait sortir de la salle pour entrer à côté, dans ce qui ressemblait à un large couloir occupant toute la profondeur d'un bâtiment mitoyen un peu plus grand. Il n'avait pas de plafond, alors il fallait poser une échelle à gauche pour accéder au grenier au-dessus de la salle, ou à droite, à celui au-dessus de l'étable. Il fallait ressortir pour

entrer dans l'étable mais nous n'y allions pas souvent à cause de la pluie qui tombait par les trous dans le toit et des poutres qui s'étaient effondrées. Nous étions bien mieux dans la salle et de temps à autre, si nous voulions vraiment être tranquilles comme, par exemple, quand Patrick avait pu se procurer quelques cigarettes, nous montions au grenier. De là, on pouvait un peu surveiller ce qui se passait dehors parce que les ouvertures qui avaient servi à engranger la paille et le foin étaient au ras du sol. Ceci dit, il n'y avait pas grand risque car le terrain inégal, tout en longueur, était planté de pommiers, et comme il n'était pas souvent fauché, l'herbe était plutôt haute. A gauche, le long de la petite route, une grande haie dissimulait la longère et à droite une autre grande haie séparait le terrain d'un champ en contrebas. Qui aurait voulu s'aventurer là ? Tout le monde savait qu'il n'y avait plus rien à prendre. Nous étions tranquilles, sauf quand le paysan qui habitait pas loin laissait paître ses moutons sur le terrain et qu'il les abritait de temps à autre dans l'étable. Elle n'était pas à lui mais personne ne semblait savoir à qui elle appartenait, cette bâtisse, ou plutôt, nous, on n'en avait jamais entendu parler. Les mystères, c'est pas ça qui manque, par ici, où beaucoup de familles se marient entre elles. Il y a des querelles, des jalousies, des histoires d'héritage et des rancunes tenaces mais on se taisait sauf quand tout d'un coup ça explosait entre deux femmes ou qu'un homme vidait sa hargne après avoir trop bu. Nous, cela ne nous intéressait pas, tout ça. Enfin, pas toujours !

Quelquefois, on jouait aux cartes. D'autres fois on se contentait d'être ensemble et on parlait de ce qui se passait à l'école et on se racontait ce qu'on avait entendu quand nos mères échangeaient les ragots du village, parce

que les grandes personnes ne font pas attention aux enfants. Elles ne se rendaient pas compte qu'on écoutait tout ce qu'on pouvait et comme on ne comprenait pas tout, nos histoires n'avaient parfois ni queue ni tête.

Le plus souvent, cependant, nous faisons des courses en vélo sur le terrain, quitte à les démolir à force d'éviter les ronces, de sauter sur les mottes de terre et de nous prendre pour des champions de moto-cross comme Patrick avait vu aux Actualités, au cinéma. Il nous avait raconté parce qu'il y allait, à Paris où il habitait, mais nous, on y allait rarement parce qu'il n'y en avait pas dans les petites communes comme la nôtre, et si on voyait des films c'était au catéchisme, des courts-métrages en noir et blanc, en général sur des missionnaires en Afrique, même qu'une fois il y en a un qui est venu pour nous montrer des serpents dans des bocaux de formol. Du coup, ça m'avait frappé, l'histoire du serpent-minute qui se planque en haut des bananiers et hop ! On n'a même pas le temps de cueillir des bananes et de descendre qu'on est déjà mort.